



Histoire touchante

La Vieille et l'Automobile

UN souvenir me revient, doux et mélancolique, à la fois.

C'était il y a quelques années, vers la fin juin, dans un petit hameau du Jura, en pleine montagne perdue. Tout de même une route acceptable y conduisait, puisque j'arrivais en automobile, mais cette route connaissait mieux la palpitation des troupeaux, le grincement des carrioles que le goût de l'essence et le ronflement des moteurs. Je n'avais rencontré personne depuis une heure au moins et je n'étais là qu'égaré. Enfin je m'arrêtai pour trouver de l'eau vers un amas de quatre ou cinq maisons, et j'entrai dans la première, légèrement isolée des autres.

C'était une chétive bicoque précédée d'une cour minuscule, encombrée d'herbes qu'on ne se donnait plus la peine de sarcler. Au fond, j'aperçus un rez-de-chaussée sombre, négligé; et dans un grand fauteuil, le seul luxe de la demeure, une bonne vieille femme, l'air solide encore, avec un joli sourire sur la bouche et dans les yeux. Elle me dit bonjour, sitôt que j'entrai, mais sans faire un seul pas à ma rencontre. Je lui demandai la permission de puiser de l'eau dans sa cour; elle me désigna le seau dans un coin, puis m'expliqua le maniement de la pompe. Je remplis mon réservoir et vins remettre en place ce que j'avais dérangé.

Alors, la vieille me dit, en souriant:

—Il n'avait pas trop chaud, votre cheval?

Je crus qu'elle plaisantait, mais son visage était candide.

—Ce n'est pas un cheval. C'est une automobile. Ah! c'est tout comme, allez! Ces animaux-là, ça leur arrive d'avoir soif!

—Une automobile! Ah! mon Dieu! Elle est à ma porte!... Moi qui n'en ai jamais vu!

Je me mets à rire. Après tout, c'est possible; nous voilà si loin des routes fréquentées, qu'elle peut bien, cette vieille, ne rien connaître de nos mécaniques. Cependant je m'amuse beaucoup.

—Venez voir la mienne!

Je n'ai pas sitôt dit cette phrase que je la devine absurde. Il me suffit de voir l'effet qu'elle a produit: le bon visage s'est rembruni; plus de sourire, les yeux soudain ont pris l'air honteux.

Elle s'explique maintenant, dolente et navrée:

—Hélas! mon pauvre monsieur, ça ne se voit donc pas que je suis infirme? Voilà dix ans que ça m'a prise et que je suis dans mon fauteuil. C'est une paralysie, bien sûr, et je ne bougerai plus jamais...

Elle paraît beaucoup souffrir de dire ces choses. Je suis désolé. Pour la consoler un peu, racheter ma sottise, je ne trouve rien de mieux que de m'asseoir près d'elle à mon tour et de l'interroger. J'apprends ainsi que son homme, solide à peine et si vieux déjà! travaille quand même de l'aube au soir, dans leurs champs. Elle dit: "là-haut", parce qu'ils sont à demi-flanc de la montagne, à deux lieues environ du hameau. Et quand elle en parle, son visage se ride davantage, comme sous une envie de pleurer. Voilà dix ans qu'elle ne